

## Ça doit finir à Fécamp

Petite fille, je passais pour une enfant peu soigneuse qui cassait ses jouets. C'est un fait, je cassais tous mes jouets. Surtout mes poupées, dont l'espérance de vie s'en trouvait fort réduite. Pourtant j'y tenais et j'en prenais le plus grand soin. J'y tenais au point que je n'avais de cesse de tester leur résistance de peur qu'elles ne se cassent. Je leur tirais les cheveux, je forçais sur leurs articulations, je pressais sur leur corps ou sur leur crâne. D'abord en douceur : le jouet résistait. Puis, je me disais que ce qui attendait la poupée « dans la vraie vie » était sans doute bien plus violent ; alors, je redoublais l'intensité de l'expérience, à la manière de ces robots qui martyrisent les tiroirs des cuisines Ikea pour nous prouver leur solidité. Le jouet résistait encore, jusqu'à ce que je répète l'épreuve et qu'un bras, une jambe ou une mèche de cheveux finisse par céder.

Et là, j'étais au désespoir. Loin de moi l'idée de réclamer à ma mère qu'elle m'en offre une nouvelle : je savais fort bien qu'elle me l'aurait refusée en me grondant avec sévérité. De toute façon, cela n'aurait en rien atténué mon chagrin. Je ne pleurais pas la

perte de mon jouet, mais la preuve, une nouvelle fois, que rien n'était tout à fait invulnérable, que rien ne pourrait résister à mon envie de casser si cette envie venait à me prendre.

Cette envie, certes, je ne l'éprouvais pas et ne l'avais jamais éprouvée ; mais qui aurait pu m'assurer que jamais de ma vie elle ne s'emparerait de moi ?

Aussi, le jour où mon énième et dernier psy a prétendu me démontrer que je jetais les hommes comme un enfant jette ses jouets, je sus qu'il disait vrai au-delà de ce que lui-même, selon toute vraisemblance, aurait pu envisager.

Donc, il avait tort et, en même temps, il disait vrai.

Donc, lui aussi je le jetai.

Et tous les pys avec lui. Plus jamais je n'irai en voir. D'ailleurs, mon prochain médecin sera sans aucun doute un légiste. Ainsi boycotterai-je aussi les gériatres.

Voilà. Cette fois, c'est le suspense que j'ai cassé.

À travers la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je scrute les galets, la Manche et les nuages qui semblent se livrer à un concours de nuances de gris. Çà et là, quelques goélands jouent contre le vent. Même eux étalent un plumage gris sale. De part et d'autre de la plage, ces falaises de craie au bord desquelles j'aimais tant me promener auraient pu m'inciter au grand plongeon. Mais je suis médecin ; or quand on est médecin, surtout une cardiologue comme moi, on sait comment utiliser les médicaments.

Une Parisienne découverte morte dans un hôtel de Fécamp après avoir avalé des comprimés, cela

remplira au moins la *une* du *Courrier Cauchois* et donnera lieu à la rigueur à un entrefilet en pages intérieures de *Paris-Normandie*.

Dehors, donc, les galets, la Manche, les nuages.

Autour de moi, une chambre d'hôtel, ni luxueuse ni minable, tout le contraire de celles où les héros de romans aiment tant se suicider. Juste banale, ne valant même pas les quelques lignes qu'il m'a fallu pour mal la décrire.

À côté de moi, une enveloppe avec ce qu'il faut de comprimés de Gardéal.

Devant moi, au premier plan, mon Mac. Des phrases, des lignes. Un point d'insertion qui clignote et qui semble me narguer. Surtout, qui semble me demander où finira ce que je finis d'écrire.

Quelques kilo-octets de plus sur un disque dur ? Un livre de plus, serré parmi d'autres dans les étagères de quelques librairies avant de finir réduit en pulpe dès la rentrée littéraire suivante ? J'aurais donc écrit un livre ? Dans le doute, préférant laisser le sort en décider pour moi, j'ai noté sur un post-it collé en évidence le mot de passe de l'ordinateur : Bitchy. En fait, j'ai pris le soin d'écrire « Mot de passe : Bitchy », pour m'assurer que l'on ne prendra pas le post-it pour mon autobiographie réduite à l'os.

En haut à droite de l'écran, la batterie indique 99 %. Je ne suis pas sûre de savoir où se trouve mon chargeur. Peut-être au fond de mon sac. Peut-être à Paris. À quoi bon vérifier ?

J'écrirai jusqu'à ce que la batterie indique 10 %.

Alors seulement j'avalerais les comprimés.

*Lithium Tonic*

Puis j'écrirai encore, aussi longtemps que j'en aurai la force, aussi longtemps que je pourrai garder les yeux ouverts et que mes doigts sauront trouver les touches du clavier, sentir les rassurants petits picots sous mes index, sur les touches f et j... À moins que ce ne soit la batterie qui me lâche en premier.

Je veux que tout y soit. Mais *tout* est sans doute impossible.

## Le myocarde a ses raisons que la raison ne connaît pas

Là, tout de suite, je suis vivante. Bien vivante. Alors que bien souvent, *vivre* s'était résumé à *ne pas mourir*.

Alors on va pouvoir commencer. Avant cela, ne sachant pas entre quelles mains tombera ce texte, il serait bon que je me présente.

Par où attaquer ?

À la ville, je suis une femme bien mariée à un Philippe, rencontré sur les bancs de la fac, lui aussi cardiologue, avec qui nous avons eu deux enfants, Anne et Odile, mon Alpha et mon Oméga, comme j'aime encore les appeler. Elles, jamais elles ne cassaient leurs poupées ; et dès qu'apparaissait, malgré leurs soins obsessionnels, le plus léger signe d'usure, je leur en offrais une nouvelle. Comme quoi, parfois, les chats font des chiens ; ou les chiennes, des chattes. L'aînée prépare son bac et veut faire sa médecine pour devenir cardiologue comme ses parents. Ce projet, j'aurais pu en être fière, mais j'ai réussi à l'ignorer jusqu'à ces tout derniers jours.

Une photo de famille idéale ? La photo, pas la famille.

Il paraît que je ressemble un peu à Catherine Deneuve. Cela ne m'avait jamais sauté aux yeux. Mais se figure-t-on jamais à qui ni à quoi on ressemble ? En tout cas, si mon physique peut évoquer un personnage qu'elle a interprété, ce serait moins Peau d'Âne que Mme Pujol née Michonneau, la bourgeoise tabagique et imprévisible qu'elle incarne dans *Potiche*. Ce qui m'a valu le sobriquet de CD que je dois à Olivier Rougier, ce psychiatre qui travaillait avec moi à l'hôpital. En plus, mes initiales se trouvent correspondre : je m'appelle Cécile Dumas. Donc CD. Ou bien, Docteur Cécile Dumas. DCD. CQFD.

Mon Rougier : si je devais l'assimiler à un acteur connu, j'irais piocher parmi les quinquagénaires dont regorge le cinéma français et qui n'ont pas tous le charme d'un Mastroianni. Mais me voilà encore méchante ! De charme, il n'en est pourtant pas dénué, mon Olivier. Lui aurais-je trouvé le moindre intérêt s'il n'avait pas été psychiatre ? Comment le savoir ? Tout dans son allure indiquait sa spécialité ; or personne n'a jamais fantasmé sur un pompier vêtu d'un costume prince de galles.

Je me revois entrant dans la salle de garde où il était déjà installé, seul devant sa barquette de lasagnes. Les murs de la pièce étaient couverts de fresques érotiques auxquelles plus personne ne prêtait attention, tandis que n'importe où ailleurs, un seul de ces dessins aurait suscité un esclandre. La scène au-dessus de lui dépeignait le patron de

la réanimation en train d'honorer sa collègue de la radiologie. Le décalage avec la réalité était cocasse, la tradition picturale du lieu exigeant des érections de gorille là où le souvenir que j'en avais était plus proche du ouistiti.

Quatre ou cinq autres médecins avalaient les mêmes lasagnes, vite et en silence, concentrés sur leurs portables, tristes et déjà fatigués avant même que n'eût débuté leur nuit de travail.

Quoi de plus triste qu'un hôpital un dimanche soir ? Voire, quoi de plus triste qu'un dimanche soir où que ce soit ? Ou, pour ma part, qu'un dimanche tout court ? Il semble que ce ne soit pas le point de vue de mes confrères, lesquels aiment tant passer en famille ce jour sacré, déjeuner chez leurs beaux-parents qu'ils détestent, zapper entre le vert des pelouses des matches de foot et le rouge du canapé de Michel Drucker, amener leurs enfants à la piscine, changer le joint du lave-vaisselle, tirer quelques tafes sur celui de leur ado, et regarder le film du dimanche soir avant de fournir le coït hebdomadaire et contractuel.

Autant de raisons pour lesquelles c'était toujours ce jour-là que je prenais mes gardes.

Après avoir salué Rougier, je posai mon portable en face de lui comme pour réserver la place, avant d'aller dans le frigo choisir entre... lasagnes ou lasagnes, puis d'enfourner la barquette dans le micro-ondes. Sous sa blouse, il était le seul à porter un pull et un pantalon quand nous tous portions des pyjamas bleus ou verts de bloc opératoire ou de salle de réveil.

Au sein du service de cardiologie, j'étais celle qui délivrait les avis dont avaient besoin les psychiatres avant de prescrire leurs neuroleptiques ou leurs électrochocs. Grâce à quoi nous nous étions rencontrés. Depuis, lorsque je passais par le poste de soins de psychiatrie, je mémorisais ses dates sur le tableau de garde et m'arrangeais pour choisir les mêmes. Lui aussi ne prenait que des dimanches.

Ce soir-là, j'avais décidé d'avancer mes pions. Je feignis de découvrir que nos gardes coïncidaient si souvent. Je lui déclarai mon intérêt pour la psychanalyse. Je lui sortis quelques références, artistiques plus que scientifiques, évoquai le film *Soudain l'Été dernier*, que j'avais pris soin de revoir la veille. Puis je débitai la phrase que j'avais préparée et répétée avec soin :

— Les spécialistes des maladies du cœur, ce n'est pas nous : c'est vous. Nous, les cardios, on parle de myocarde, de coronaires, de conduction, de rythme, de valves... Vous, les psys, vous parlez du cœur.

— Merci de me rappeler que je n'ai jamais su reconnaître un infarctus sur un électro.

— Avec plaisir ! Mais ce n'est pas que ça. Personne n'a écrit « le myocarde a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Le myocarde, la raison le connaît bien. C'est ça qui me plaît dans la cardio, ça me rassure.

Alors qu'il flattait mes talents de poétesse, j'éprouvai soudain cette envie que je connais trop bien chez moi et que, pourtant, jamais je n'anticipe à temps, cette urgence à fiche par terre ce que j'avais commencé à construire. Et une fois de plus, je m'apprêtai à casser ma poupée neuve :



— Non, dans la famille, le poète, c'était mon frère. Il s'est suicidé. Il commençait son internat. Et il écrivait de la poésie. Au passage, il était schizophrène.

Sur ma lancée, je lui débballai le reste : ma mère dépressive et ses séjours répétés en hôpital psychiatrique, mon oncle maternel aussi bipolaire que moi, et qui, lui, ne s'est pas encore suicidé, et, histoire de joindre le geste à la parole, mon lithium dont j'avalai avec ostentation deux comprimés, accompagnant leur déglutition de ce bref mouvement du cou vers l'arrière qu'affectent les ravissantes blondes idiotes dans les films américains et les oiseaux pêcheurs dans les documentaires animaliers.

— Tu vois, moi aussi je m'y connais un peu en psy.

Il me dévisagea, perplexe. Bon, j'y étais allée peut-être un peu fort, comme souvent. La poupée était en sale état :

— Oui, je vois ça, lâcha-t-il ; en tout cas, mieux que moi en cardio.

C'est alors que sonna mon bip, ce gros et lourd portable que l'on trimbale dans la poche de notre blouse pendant toute la garde pour pouvoir être joint dans l'hôpital. L'appel qui me sauva venait de la réanimation. Un homme jeune, insuffisant cardiaque, y était en train de dévisser. On allait le perdre. Je transmis quelques consignes pour que, sans qu'on m'attende, soient commencés des soins dont je savais à l'avance qu'ils seraient vains, et je raccrochai.

— On reprendra cette discussion à l'occasion. Ou pas.

Moi qui voulais avancer mes pions, je craignis que ma prestation m'eût coûté quelques pièces

maîtresses. Pourquoi n'ai-je jamais appris à jouer aux échecs ?

Autre question, plus importante : qu'est-ce qui m'attirait chez Rougier ? Non l'idée de coucher avec lui, j'en suis sûre. Il est pourtant bien rare que je sache avec une telle certitude que jamais je ne boirai à une fontaine pourtant tout à fait potable. Ce que j'éprouvais en sa présence, c'était cette sensation avec laquelle j'étais déjà familière adolescente : désirer *être* quelqu'un d'autre, qu'alors je confondais avec désirer *ce* quelqu'un d'autre. À l'âge de mes premiers émois, de mes premières règles et de mes premiers appareils dentaires, ce quelqu'un d'autre était successivement d'autres filles qui me paraissaient mieux que moi en tout : plus jolies, plus intelligentes, de familles plus enviables que la mienne – sur ce point-là, j'avais quand même presque toujours raison –, mieux vêtues, plus à l'aise... Je m'étais donc diagnostiquée lesbienne, alors qu'en réalité, j'avais juste envie d'être elles, et qu'à défaut, je choisissais les mêmes habits qu'elles et imitais leurs expressions et leurs tics. Aussi mes modèles féminins se sont-ils succédé à une cadence soutenue. Jusqu'à ce que, le jour de mes quinze ans, après le cours de sport, je perde mon pucelage quelque part entre le mur du gymnase et l'agent d'entretien du collègue. Rien d'intéressant à en écrire ; surtout, rien à voir avec un viol : si *#MeToo* avait existé à l'époque, me concernant, c'eût plutôt été « Moi aussi, je veux l'avoir fait. »

Dès lors, le désir charnel des hommes a supplanté ce mimétisme. Toutefois, mes changements de cible ont conservé leur rythme.

Quelques décennies plus tard, Rougier, donc, m'apparut comme celui que j'aurais aimé être, alors que j'ignorais tout de sa vie hormis qu'il était psychiatre dans l'hôpital où j'étais cardiologue. Et qu'il ne portait pas d'alliance.

Vite, je compris ce qui chez lui me fascinait, ce côté aimable donc sans doute aimé, cette insolente évidence. Qu'on l'apprécie lui paraissait si naturel qu'il semblait ne même pas se poser la question. Ne fallait-il pas souffrir d'une sérieuse malfaçon pour ne pas *adorer* Olivier Rougier ? C'était certes possible ; de même que l'on peut ne pas aimer le beau temps. Je veux bien admettre que, moi aussi, on puisse m'aimer, mais de la manière qu'on aime le mauvais temps. Or, ce ne sont pas les mêmes qui goûtent le soleil ou la pluie. Ces deux inclinations ne sont pas symétriques : si ceux qui chérissent la pluie envient en secret ceux qui savent jouir du soleil, jamais la réciproque n'est vraie.

Toujours j'ai senti qu'on me préférerait le soleil. Rien, d'ailleurs, ne m'a jamais paru aussi insupportable que le qualificatif *solaire* quand il est attribué à ces champions de l'unanimité, tant cela me renvoie à l'exact contraire de ce que je suis. Rougier est solaire, tout le monde l'aime. Enfant, ses parents l'auront choyé. Adolescent, des filles se le seront jalosé. Et même s'il ne porte pas d'alliance, sans doute aujourd'hui, une femme l'aime-t-elle, et avec elle, des enfants et des beaux-parents. Un jour, des petits-enfants le préféreront à leurs autres grands-parents.

Je veux bien aussi admettre qu'à certains égards, nous nous ressemblions. Par exemple, lui et moi

prenions nos gardes le dimanche, cherchant peut-être à l'hôpital ce que ne nous procurerait pas ce jour de repos en famille. Nous partagions aussi le même humour. Toutefois, quand lui plaisantait, tout le monde riait de bon cœur, sa drôlerie allant de soi ; tandis que, sortie de ma bouche, la même blague aurait sonné comme de l'humour noir, au mieux ; ou, plus souvent, comme de l'acrimonie.

Quant à ses patients, ils vantaient sa chaleur et son humanité, tandis que les miens trouvaient au mieux mes traitements efficaces. Ce qu'étaient aussi les siens.

## Kusturica-sur-Seine

C'est souvent à ce moment-là que, dans leurs livres, les écrivains glissent une description paysagère. Je suis moyennement convaincue par ce genre d'usage, mais bon, je ne suis qu'une cardiologue.

C'était donc un dimanche soir, et le ciel était celui... d'une fin de week-end froid et pluvieux d'un printemps qui n'avait pas encore vu le soleil. Le reste ? Quelques traits supplémentaires afin de parachever l'ambiance ? Le bâtiment encore moderne et déjà vieux des urgences et de la réanimation ; des fumeurs se tenant chaud sous une marquise qui les abritait de la pluie mais ni du froid ni du vent ; et sur la rampe d'accès, un car de police et un camion du SAMU ouverts et tout éclairés, laissant présager qu'une activité intense régnait dans les urgences.

Devant le service de réanimation, une trentaine de Roms restaient imperturbables devant l'agent de sécurité qui leur montrait tour à tour deux pancartes : la première indiquant que « l'accès est strictement réservé au personnel » et que « seul est admis, sur autorisation médicale, un visiteur par malade, après avoir revêtu une blouse, un

masque, des surchaussures et une charlotte » ; la seconde rappelant que « toute agression verbale ou physique à l'encontre d'un membre du personnel est passible de poursuites judiciaires et d'une peine pouvant aller jusqu'à 75 000 euros d'amende et de 5 ans d'emprisonnement (Articles 433-5 et 222-11 du Code pénal) ». En fin de compte, le pauvre vigile parut trouver plus réaliste de juste apaiser la tension ambiante plutôt que de décider qui revêtirait la blouse, le masque, les surchaussures et la charlotte de rigueur.

À l'intérieur, l'équipe s'affairait autour de celui qui pour à peine quelques minutes encore allait être mon patient, autant dire mon futur ex-patient, un jeune Rom dont le cœur, vieilli avant l'âge, était en train de lui faire faux bond, avant l'âge. Je connaissais l'état de son myocarde, et seule une greffe aurait pu sauver ce jeune homme. Greffe que rendait utopique un état général de grand vieillard. L'équipe avait préparé le défibrillateur, dont nous savions qu'il nous permettrait surtout de dire que tout aurait été tenté. Le point vert qui balayait l'écran du scope traçait une ligne à peu près aussi explicite que si elle avait dessiné les lettres « F I N ». Les drogues que j'avais prescrites par téléphone depuis la salle de garde n'avaient bien sûr été d'aucune efficacité. Bientôt, comme nous nous y attendions, le scope finit par afficher une ligne horizontale et le bip bip laissa place à un biiiip continu ; alors nous tentâmes un massage cardiaque et des chocs électriques avec force théâtralité – « Tout le monde s'écarte, attention je vais choquer, je choque ! » –, moins en y croyant que dans le but

d'enseigner ces gestes à l'étudiante ; laquelle, cela sautait aux yeux, n'avait jamais touché un homme.

Notre agitation resta sans effet, si ce n'est d'affoler le scope ; je donnai l'ordre d'arrêter la réanimation et je déclarai le décès. L'étudiante fut impressionnée par ce mort à peine plus âgé qu'elle. Elle était en troisième année, elle assurait sa deuxième garde et c'était son premier mort ; une garde dont elle se souviendrait toute sa vie, comme, un jour peut-être, de la nuit de son dépucelage. Le corps fut débarrassé des perfusions et des électrodes, et le drap fut rabattu sur le visage.

Le bon usage aurait voulu que la famille puisse se recueillir auprès de son disparu là même où il avait expiré. Un protocole avait même été rédigé sur la question : visage découvert, paupières closes, bouche maintenue fermée par une mentonnière, drap relevé jusqu'à la poitrine, bras reposant le long du corps au-dessus du drap... Combien de fois et sous la présidence de quel haut responsable le groupe de travail « macchabée » de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris se sera-t-il réuni pour pondre ça ? Quelqu'un aura-t-il proposé que les bras soient relevés et les mains entrelacées derrière la nuque, qu'un œil soit fermé et l'autre ouvert ? Les représentants des cultes auront-ils été sollicités ? Les associations de patients, à défaut des associations de trépassés, auront-elles été consultées ? Des anthropologues et des ethnologues auront-ils mené des recherches sur les rituels de présentation des corps dans les principales cultures dont se réclament les habitants de l'Île-de-France ? Un volontaire aura-

t-il interprété le rôle-titre du groupe de travail pour une séance de travaux pratiques ?

Une chose est sûre : aucun groupe de travail « macchabée » n'a eu l'idée de visiter un service de réanimation, pourtant fournisseur assidu de son sujet d'étude. Il se serait demandé quel soignant aurait envie d'indiquer à une famille que son disparu est « l'avant-dernier avant la fenêtre, vous voyez, là où il n'y a plus de médecin ni d'infirmier auprès du lit » ? Ou quelle famille aurait envie de se recueillir devant son mort en même temps que, de l'autre côté d'un pauvre paravent, un autre malade est en train, lui, d'être réanimé avec succès ?

Les brancardiers furent donc appelés pour conduire le corps à la morgue.

— Vous vous débrouillez comme vous voulez, lança l'un d'eux, mais moi, pas question que je traverse sa bande de potes avec lui. S'il reste une place dans le tiroir à côté du sien, je la cède à qui la veut.

Suivit une discussion, au terme de laquelle on peina à lui donner tort. Pour autant, on n'allait pas pouvoir garder le corps beaucoup plus longtemps, et l'attroupement devant le service ne disparaîtrait pas d'un coup de baguette magique. Aussi, je pris l'initiative :

— Passez-moi une perfusion de n'importe quoi, même usagée, et aussi un masque de ventilation.

— Tu te souviens quand même, s'inquiéta un infirmier, que tu viens de signer le certificat de décès ?



— Laisse-moi gérer, je sais encore que je ne suis pas Jésus. Mon miracle, dans l'immédiat, ce sera juste de le sortir de la réa en évitant l'émeute.

Je découvris le jeune visage, suspendis la poche de perfusion, coinçai la tubulure sous le drap, et posai le masque à oxygène sur le nez et la bouche. Puis, tandis que je comprimais avec une régularité appliquée le ballon de ventilation, un interne roux et musclé poussait le brancard. Nous fendîmes ainsi la mêlée de Roms, profitant de ce qu'un réanimateur leur expliquait que son état était stabilisé, et qu'en conséquence, nous le transférions dans une autre unité.

Tout mensonge comporte une part de vérité : la morgue, en effet, était une autre unité ; et son état, en effet, était stabilisé. À court, moyen et long terme.

L'ascenseur qui descendait à la chambre mortuaire était d'une lenteur somme toute excusable : quand on doit s'y rendre, il est rare que ce soit pour une urgence. Ainsi eûmes-nous le temps de téléphoner et de demander un renfort de sécurité pour contenir les effets de l'annonce. Temps que je mis aussi à profit pour lier connaissance avec mon interne roux et musclé, qui venait de commencer son semestre, donc auprès de qui, à moins qu'on ne l'ait déjà briefé à mon sujet, il me restait peut-être encore une carte à jouer. Aussi, arrivés au premier sous-sol, j'avais baptisé mon interne roux et musclé « mon IRM » ; et au deuxième sous-sol, j'avais rempli mes poumons de ses exhalaisons rousses et musquées.

Une fois remontés dans le service, c'est à moi qu'incomba la charge de rencontrer la famille. Escortée d'un colosse qui aurait pu se prétendre cousin d'Omar Sy, je demandai qui étaient les plus proches parents du patient. Tous se présentèrent comme tels ; aussi me fallut-il préciser ma question :

— Qui sont les *deux* personnes les plus proches ? appuyant cette précision de ce geste de la main dans lequel, compte tenu du contexte, on avait plus de chance de lire le chiffre deux que le V de la victoire.

Une sexagénaire et un homme encore jeune se démarquèrent de la mêlée. La mère et le frère. Je les reçus seule dans une pièce réservée à ce type d'entretien. Pas de bureau. Quelques chaises dépareillées disposées autour d'une table basse sur laquelle était posée une boîte de mouchoirs en papier. Et, au mur, à côté d'images sensées métaphoriser la sérénité, semblables à celles que l'on peut admirer dans les agences de pompes funèbres, une affiche incitait au don d'organes. Bien rares devaient être les bonnes nouvelles annoncées dans cette pièce.

Ignorant les chaises, nous restâmes tous les trois debout. Seul le jeune frère parlait français. Entre ses bagues, ses gourmettes et ses prothèses dentaires, il exhibait une masse de métal à peu près équivalente à celle du revolver que j'imaginai dissimulé sous sa veste. Avant que je n'aie pris la parole, la mère s'adressa à moi, dans sa langue mais en me regardant comme si pas un instant elle ne doutait que je la comprenne. Son visage exprimait un intimidant mélange de douleur et de fierté. Ce que je crus comprendre, c'est qu'elle avait compris. Intuition que confirma son fils en traduisant :

— Ma mère a bien vu que mon frère est mort. Vous savez, Docteur, chez nous autres, une mère sait voir si son fils est vivant ou mort. Elle a aussi compris pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite. Elle ne vous en veut pas. Elle est juste très triste que vous ayez eu peur de nous autres.

C'est seulement quand je vis la mère saisir un mouchoir en papier pour me le tendre, que je pris conscience de mes larmes. Malgré pas mal d'années de cardio derrière moi et mon quota de morts au compteur, c'était moi qui chialais. La mère m'étreignit et me dit « Merci, Madame la doctoresse. » Peut-être tout ce que lui permettait sa connaissance du français. Puis le fils m'étreignit à son tour. Pas dégoûtée par son odeur de sueur, de laine mouillée, de mauvais tabac et d'alcool, j'aimai cette étreinte et me surpris à m'y sentir bien.

Quand nous retrouvâmes le groupe, je sentis que tout le monde savait. De la poche d'un des hommes émergea un harmonica ; du barda d'un autre, une guitare. Je m'étonnai de ne pas repérer l'accordéon qui serait venu compléter la scène d'un Kusturica. Mon ersatz d'Omar Sy s'approcha. Je m'interposai et leur expliquai qu'on ne jouait pas de la musique la nuit dans un hôpital. Le regard noir, ils consentirent à remiser leurs instruments.

J'accompagnai la mère et le frère à la morgue, les laissai seuls avec le corps le temps qu'ils voulurent. Depuis le bureau, à travers la vitre de séparation, j'observai le frère qui sortit un cran d'arrêt, découpa une mèche de cheveux du défunt et la donna à sa

mère, laquelle l'enveloppa dans un mouchoir qu'elle serra dans la manche de son chemisier. De ce même geste – le mouchoir dans la manche du chemisier – que, petite fille, je voyais chez ma propre mère.

Après les avoir accompagnés sous une pluie torrentielle, escortés de tout leur clan jusqu'à la sortie de l'hôpital, je retournai m'abriter sous la marquise pour me griller une cigarette. Le temps que je m'en allume une deuxième, Rougier me rejoignit. Je devançai la remarque que je devinai au bord de ses lèvres :

— Je sais, d'habitude, ce sont les pysys qui fument et les cardios qui leur font la morale.

— Comment te débrouilles-tu pour demander à tes patients d'arrêter de fumer ?

— Peut-être comme toi quand tu dis aux tiens d'arrêter d'être psychorigides.

La scène des Roms n'avait pas effacé le souvenir cuisant de mon coming out chaotique dans la salle de garde ; aussi ne fus-je pas mécontente d'avoir marqué ce point et égalisé.

Devant l'hôpital, une femme obèse et entre deux âges, ou pour être plus précise entre trente et soixante ans, les cheveux mal teints, sanglée dans un imperméable en plastique, semblait danser, égarée sur la chaussée détrempée, sans doute à la recherche d'un taxi. Rougier la regarda aussi, parut préoccupé, puis prit congé. Une patiente qu'il avait vue aux urgences ?

L'instant d'après, en provenance du square de l'autre côté du carrefour, me parvinrent les mélopées

d'un harmonica et d'une guitare. Je quittai l'abri de la marquise, sortis dans la rue, m'approchai de la grille et aperçus, assis sous le kiosque, ma trentaine de Roms. Si mon bip n'avait pas sonné, je crois bien que je serais allée les rejoindre. La réminiscence de l'odeur de sueur, de laine mouillée, de tabac et d'alcool du frère n'y aurait pas été étrangère.

L'appel venait d'un autre service qui sut se contenter d'un avis téléphonique, et en deux minutes, l'affaire fut pliée. Je dominaï une forte envie d'enjamber la barrière pour rejoindre les Balkans et peut-être retrouver l'étreinte aux multiples parfums, et je me résolus à monter dans ma chambre profiter d'une pause. Une des dix ou douze chambres de garde perchées au-dessus des urgences. Modernes et sans charme, aussi irréprochables qu'inconfortables. Les lits y étaient à une place, ce que j'eus parfois à déplorer.

Comme chaque nuit de garde, tant que les myocordes de l'Est parisien m'en laissaient le loisir, je me plongeai dans le documentaire animalier du dimanche soir. Pour qui ne goûte ni les talk-shows ni les pornos, les documentaires animaliers sont les seules émissions que l'on peut regarder même en ayant raté le début.

Ce soir-là, c'était hippopotames. Le zoologue expliquait que ces bestioles dépourvues de glandes sudoripares doivent passer dans l'eau le plus clair de leur temps pour réguler leur température corporelle. Le spécialiste était comme souvent un explorateur blanc – en l'occurrence, même, un rouquin – équipé

d'un short kaki sur des fesses et des cuisses qui elles aussi auraient justifié un documentaire, d'une paire de jumelles sur un torse velu et d'un chauffeur noir au volant d'une Land Rover ; *Tintin au Congo* n'est jamais bien loin. Toute à ma joie de n'être pas une femelle d'hippopotame – une hippopotamesse ? penser à vérifier sur Wikipédia –, j'emportai dans une rêverie érotique pré-endormissement les glandes sudoripares du jeune frère de mon patient puis de celles aux exhalaisons rousses et musquées de « mon IRM », ainsi que les lèvres charnues de mon Omar.

En rouvrant les yeux, au petit matin, je fus presque déçue de ne pas lire sur le mur de la chambre de garde, en lettres de sang ou de rouge à lèvres, « Omar m'a trouer ».